

vers le SUD. MONSIEUR

Femme battue. Le mot ressemble à l'état - rien - femme battue, femme tue. Ramenée à ma condition première de silence. Toutes ramenées à notre condition première de silence. Ecroulés les décors. Mon nez qui saigne et les ecchymoses sur mon cou. Éviter les éclats de verre et les éclats de voix. Surtout. L'odeur de peur et d'ennui commence à me rendre malade, laideur installée à bout de muscles sur la peau. Sur ma peau.

Et la drôle d'impression que son poing avait toujours été là crispé de la même manière aux mêmes moments. Prêt. Mes mâchoires menacées à chaque colère. Quand l'impuissance est trop grande et qu'il faut penser. Qu'il faut penser. Oui - il y a des bonnes polices des bons boss des bonnes jobs des enfants qui meurent de faim dans les rues mais c'est tellement loin et tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Oui, bien sûr... Fin de la réflexion et fin de la remise en question. Seule. Mes mâchoires enflées. La friction de deux mondes parallèles absolument et menacés d'éclater à chaque contact. Passe-moi le sel passe-moi le poivre la journée était bonne - oui, oui - mais on ne passe pas sa vie à s'échanger le sel et le poivre. Non.

Je sais tous ces paradis dans mes yeux à condition que je ne parle pas trop. Que je ne pense pas trop. Langueurs écarlates échos feutrés et familiers de voix amoureuses, répétées, répétées... le corps saoul, agrandi... Merci Jean-Pierre c'est trop. Je pars ce soir. Je n'aime pas voir mon nez qui saigne dans un miroir. Je ne comprends pas tes silences noirs - je dis va-t'en et tu frappes - tu ne parles pas il ne parle pas

je n'ai jamais été battue avant. Et j'ai vingt-deux ans. Des claques sur la gueule et l'autorité naturelle manifestée, parfois. On n'y échappe pas. Je n'ai jamais été battue avant. J'essaie de ne plus voir la cicatrice là sur ma tempe - ce ne sera rien ce n'est rien. Et son poing écrasé dans ma face. Dans mes dents. Je ne vois plus la cicatrice, j'ai même oublié quand et comment ou peut-être déjà inconsciente-voisines-ah oui-voisines-votre bras cassé et l'oeil noir humiliées et ça fait mal - je n'ai pas oublié. Je n'ai rien oublié du tout. Je ne pleurerai pas. La poignée de cheveux dans sa main sans honte, la rage la violence et l'impuissance mêlées. Le mépris millénaire. Comme je la vois bien la cicatrice. Je pars ce soir.

Viens arrive Pépin vieux-chat-fou amène-toi avec tes boîtes de Pamper au thon, ton herbe-à-chat hilarante et les noyaux d'olive partout autour. Viens, on s'en va. Laisse les cauchemars au pied du lit, plus jamais Pépin je ne réveillerais tes gros yeux jaunes de chat qui dort et qui sait. On s'en va parce que l'homme ne partira jamais de chez nous Pépin. Jamais. Fermés, serrés fort à faire mal mes yeux après minuit - il y a des chutes et des mains levées, des racines pourries de violence et de mépris.

Pas un camionneur pas un soudeur pas un débardeur. Non. Un parfait gars de bureau âge moyen alerte souvent gai taille moyenne poids moyen. Rien à signaler. Signe distinctif : néant. Pas de cheveux drus et pas de barbe hirsute. Je suis grande forte et méchante - je n'aime pas les rôles de victime. Je pars. Debout au milieu de la chambre et mon chat, la pluie d'injures de coups de pieds-salope, salope, salope-ou peut-

être chienne - je ne sais pas, je ne suis plus debout du tout - mais arrête je ne suis plus debout, arrête tes gros souliers dans mes côtes je ne bouge plus tu vois bien - arrête - jusqu'à m'émietter sur le tapis, j'entends mal, tu gueules il gueule, je ne vois pas, écoeurée tellement humiliée tellement... émiettee-jusqu'ou peut-il aller jusqu'ou peut-on aller - fascinée, fatiguée - jusqu'au bout. Quand les mondes s'écroulent d'horreur et que la vie sent mauvais. Je suis malheureuse malheureuse, je ne sais quoi faire ni où déposer ma douleur. Ni pourquoi la douleur insensée sauvage.

Ce soir-là l'idée m'est venue de le tuer. La .22 dans le hangar. Pour remettre les choses à leur place et leur donner une apparence de sens - l'idée m'est venue de te tuer Jean-Pierre Huart de te tuer de sang-froid - tu ne me rétréciras pas à ta petitesse. Je pars avec Pépin et mes guenilles. Ma maison. Plus tard. Quand j'aurai démonté tous tes petits mécanismes de noirceur, animal furieux dépossédé de ses acquis et impuissant. Tes droits de gérance - bloc de certitudes. Abîmée jusqu'à l'os et les semaines et les mois tendres. Salie. Battue. Et la vie qui prend le bord. L'écoeurément.

Il faut que j'appelle quelqu'un que je parle à quelqu'un. Je ne peux pas rester ici - le fil du téléphone arraché - il a disparu et l'énorme enflure sur ma bouche. Mais il reviendra il revient toujours avec les clefs de ma maison qu'il refuse de me rendre.

J'ai évité le miroir et je suis partie. Coin St-Denis et Laurier j'attends mon taxi. Je regarde mon sac Glad de guenilles, le chat dans sa boîte et mes trois derniers dollars. Départ pitoyable. Le taxi n'arrive pas. Je suis laide, enflée et



j'ai pleuré. Je hais vos chuchotements et les mains que vous ne me tendez pas. Chuchoter pour que j'entende que «non, il ne l'a pas manquée». Merci je sais tout ça. Et je crève de peur sur mon coin de rue. Je crève de peur de le voir arriver. Je crève de peur d'être achevée comme un vieux cheval au coin de St-Denis et Laurier
Voilà oui voilà mon taxi. Je pleure.

Cela pleure dans moi et dans le taxi. Jamais m'arrêter je ne pourrai jamais m'arrêter. Intarissable. Comme quand on est enfant et malheureuse et qu'on pense que ça durera toute la vie. Vers le sud monsieur s'il-vous-plaît. Rue St-Denis ma rue que j'aime et que je connais par coeur. Je sais que je peux m'arrêter à toutes les deux ou trois maisons et trouver quelqu'un - je colle-

rai mes os qui font mal contre leurs os qui font mal - on chuchotera jusqu'à ce que nos voix deviennent des clameurs de rage. D'Orages. Pas Melrose street pas Howard crescent. «Pleurez, riches, pleurez dans la hutte et le vison» qu'il a dit le poète. Moi je ne pleurerais pas j'ai trop eu mal aux dents.

Et je suis arrivée mon malaise gros comme une montagne dans la porte - ma colère dans leur tremblement de révolte. J'ai vu leurs yeux - soeurs amies - le pincement dans nos corps - la menace omniprésente de l'oeil noir au bout de chaque poing d'homme. Tard nos mâchoires se sont desserrées. La vie reprendra au printemps Lise la vie reprendra au printemps...

Mon emploi d'ennui et de salaire minimum et la vie n'a pas repris au printemps. Les cauchemars se sont lentement espacés, la douleur est plus diffuse. La boule d'horreur dans ma gorge a crevé - la peur qui barrait mon souffle est presque partie - mais il y a la pesanteur. La pesanteur jusque dans chaque terminaison nerveuse. Où déposer le sac de laideurs et sa profonde inutilité : décomposer l'humiliation l'injustice et la petitesse pour en faire une expérience de vie ? Arrêter d'avoir mal. Juste le temps de marcher du côté du soleil quand il fait soleil. Je ne trouve plus les hommes irrésistibles au printemps quand leurs vêtements tombent étrangement et comme on discerne l'avarice dans les plis d'une bouche, je regarde ce drôle de sourire qui dit que cet homme, qui fait que cet homme...

Quelque part la complicité a été étouffée. Étouffée. Et pour longtemps.



500 000 femmes battues au Canada. Une femme sur dix, disent-ils et l'estimé est conservateur. Battues par les hommes avec qui elles vivent. La violence institutionnalisée à l'intérieur du couple comme un privilège séculaire. Et l'absence presque totale de données statistiques provenant des services sociaux, hospitaliers et policiers. Une pratique millénaire et le refus systématique par toute une société de reconnaître l'étendue du problème. Silence gêné, tacite. Le maintien du statu quo à tout prix et l'état de soumission. Le débat est public, ouvert maintenant, un féminisme lent à l'échelle de la planète. Le mépris et le désintéressement ne tiennent plus, l'incidence de violence domestique augmente chaque année, l'échec et le non-intérêt d'une société mâle à trouver des solutions à cette gangrène sociale tourne à la farce. Quelque part, le silence et le cycle de violence doivent être brisés.

20% des Nord-Américains approuvent qu'un homme batte sa femme «à certaines occasions». Le pourcentage s'élève à 25% chez ceux qui possèdent une éducation collégiale ou universitaire. Non, le phénomène des femmes battues n'en est pas un de classes, de ghettos de pauvreté et de gens de peu d'instruction. Le pouvoir correctionnel dont ils se sont investis est universel. Toléré, tu. La lenteur et l'inaptitude du système à faire face à l'énormité du problème sous-tend de puissants motifs économiques, sociaux et culturels. La sujétion est rentable. La structure patriarcale de la famille et la privatisation du rapport de force homme-femme perpétuent l'utilisation de la violence physique envers les femmes, les conjointes, et légitiment la brutalité comme expression virtuelle de l'autorité.

Jusqu'en 1968, une femme ne pouvait invoquer le fait d'être battue comme motif de divorce au Canada. Contribution importante de l'appareil législatif à l'isolement des femmes battues et au renforcement du sentiment d'impuissance. On comprend pourquoi ce n'est qu'en dernier recours qu'une femme battue s'adresse aux services officiels et dans la majorité des cas parce qu'un ou plusieurs de ses enfants sont eux aussi devenus victimes des assauts du conjoint. Ou sur le point de l'être. Les membres des milieux médicaux

s'acharnent encore à fermer les yeux, adoptant une politique non interventionniste faite de doses-massues de tranquillisants susceptibles d'apporter, sinon le coma bienheureux, du moins l'indifférence face à une situation intolérable. Pour ce qui est de l'intervention policière, c'est à peine si les policiers daignent se rendre sur les lieux et pourtant, le taux élevé d'homicides commis dans la chaleur du foyer et classés «querelles domestiques» est bien connu de leurs services. Un appel d'aide sur deux est encore résolu et classé par une exhortation téléphonique à la conciliation et à la réconciliation. Il est malheureux que les personnes concernées n'aient pas encore saisi que deux ou trois petits conseils paternalistes, même provenant d'un représentant de l'ordre, par téléphone de

masochisme inhérent à la condition femelle. De plus, leur intervention auprès des femmes battues est trop souvent orientée vers un retour à l'équilibre pour la survie de la famille nucléaire et des rôles traditionnels.

Et il y a bien sûr l'opinion publique, nourrie de miettes et d'informations biaisées, de mauvaise foi souvent, qui pour occulter le malaise profond trouve l'élément de provocation transformant une victime en mégère castratrice ou en harpie frigide. 40% des assauts sur une conjointe ne sont procédés d'aucune argumentation verbale ou avertissement. 20% sont accompagnés d'abus sexuels avec violence physique et plus du tiers des femmes battues l'ont été durant une grossesse. Il est à noter que les foyers violents présentent un taux d'inceste très élevé. Les dif-

condamnation, les sentences sont dérisoires. Les ordonnances émises sont très rarement respectées par les conjoints et tout aussi rarement renforcées par les policiers. Les lois qui sont censées nous protéger protègent finalement beaucoup plus l'unité de la cellule familiale que la femme victime de violence de la part de son conjoint.

Sans un changement de comportement radical à tous les niveaux d'intervention et sans une coordination intelligente des divers services offerts par les ministères de la Justice, des Affaires sociales et de l'Éducation, aucune solution à long terme n'est possible.

Les garçons grandissent encore dans une société où constamment les femmes sont assaillies par des hommes et cette violence est sanctionnée par le silence et l'apathie des autorités. Sans un programme d'information et d'intervention adéquat, ils répéteront ces schèmes de comportement violents et de mépris et seront la suivante génération de batteurs de femmes et de violeurs. Et que dirons-nous à nos filles ? Qu'à force d'amour, de compréhension et de tolérance on peut changer le crapaud en prince et déprogrammer des milliers d'années de violence faite aux femmes ?

La priorité immédiate est la protection et l'assistance aux femmes victimes de violence (et à leurs enfants) par le biais des maisons d'hébergement. Les subventions sont minces et ne permettent pas une intervention à long terme. On ne peut fournir à la demande. La situation est désespérément urgente.

«Pourquedisparaissentles fantômes des hommes qui nous ont battues».

LISE CLERMONT



Illustration : Marie-Claire Marci

surcroît, n'empêchent pas et n'ont jamais empêché les os broyés et les lèvres fendues. Le corps policier est tenu de fournir une protection immédiate à tout citoyen menacé dans son intégrité physique. Même une femme. Quant aux intervenants dans le domaine psychosocial, thérapeutes, psychologues, psychiatres, travailleurs sociaux et autres, la plupart ont été formés à l'école freudienne et adhérent par conséquent aux théories voulant que l'agressivité des mâles soit innée et le

férents services auxquels on réfère les femmes battues sont présentement inadéquats à la fois en qualité et en quantité et trop de femmes sont renvoyées à un cycle infernal de violence. Évidemment il y a des lois qui protègent les femmes battues et évidemment les délais administratifs qui précèdent l'application de ces lois sont tellement incroyablement longs que l'immunité de l'agresseur est presque assurée. Les condamnations sont pratiquement impossibles et, s'il y a

Bibliographie

- 1/ Pizzey, Erin, *Crie moins tort, les voisins vont tendre*. Éditions des Femmes, Paris, 1974.
- 2/ *Les femmes battues* : conférence donnée aux étudiantes en nursing de l'Université de Montréal. 1979.
- 3/ Martin, Del, *Battered wives*. Pocket books, New-York, 1977
- 4/ Roy, Maria, *Battered Women*, Van Nostrand Reinhold Company, New-York, 1977.
- 5/ Dossiers sur les femmes battues, Centre de documentation Relais-Femmes (Conseil du Statut de la Femme)
- 6/ *La patience des femmes fait la force des hommes*, un film de Cristina Perincioli, Allemagne 1981.

MAISONS D'ACCUEIL ET D'HÉBERGEMENT POUR FEMMES BATTUES (QUÉBEC)

Regroupement provincial des maisons d'hébergement et de transition pour femmes en dif- ficulté

1575, rue Brébeuf, suite 1
Longueuil J4J 3P3
(514) 651-5800

Maison d'accueil Le Mitan Inc.

66, rue St-Louis
Ste-Thérèse J7E 3G8
(514)435-7788

CentreMechtilde

Hull
(819)777-2952

LamaisonUnies-vers-femmes

53, rue Parker
Touraine, Gatineau J8T 2P9
(819)568-4710

Maison de dépannage

1, 4e avenue est
Amos J9T 1C4
(819)732-9161

Centre Refuge Montréal

C.P. 1148, Succursale Delori-
mier

Montréal H2H 2N7

(514)931-5335

Assistance aux femmes - Wo- men's Aid

C.P. 82, Station E

Montréal

(514) 270-8291

Résidence de l'Avenue A

2096, Avenue A

Trois-Rivières G8Z 2X2

(819)376-8311

Le toit de l'amitié

C.P.37

La Tuque G9X 3P1

(819)523-2589

Le tremplin

882, rue Hemlock

Shawinigan G9N 1S7

(819)537-1273

Inter-val

Montréal

(514) 933-8488, 933-8489 ou
933-8480

Maison l'Escale pour elle

C.P. 244, Succursale K

Montréal H1N 3L1

(514)351-3374

Auberge Transition

C.P. 266, Succursale N.D.G.

Montréal H4A 3P6

(514) 481-0495 ou 481-0496

Maison des elles

475, rue Richelieu, 3e étage

Québec G1R 1K2

Carrefour pour elle Inc.

1575, rue Brébeuf, suite 1

Longueuil J4J 3P1

(514)651-5800

Centre amical de la Baie

C.P. 245, Port-Alfred

(418) 544-4626 ou 544-7490

Centre féminin du Saguenay

C.P. 1032, Chicoutimi

(418)549-4343

Maison d'accueil Kinsmen

760, Chemin Ste-Foy

Québec

(418) 688-9024

Chez Doris - Refuge pour femmes (centre de jour)

1228, rue St-Antoine

Montréal H4G 1 S4

(514) 271-9125

Maison de l'Escale

584, rue London

Sherbrooke J1H 3N1

(819) 569-6808

